d'autre issue pour toi que celle que j'ai indiquée: désespère! Choisis donc le désespoir, — le désespoir lui-même est un choix; car on peut douter sans choisir de douter, mais on ne peut pas désespérer sans le choisir. Et, en désespérant, on choisit à nouveau, et que choisit-on? on se choisit soi-même, non pas dans son immédiateté, non pas comme un individu quelconque, mais on se choisit soi-même dans sa validité éternelle.

Je m'efforcerai d'expliquer cela un peu plus à propos de toi. La philosophie moderne a dit plus qu'il n'était nécessaire que le doute est à la base de toute spéculation; mais, lorsque occasionnellement j'ai pu m'occuper de telles choses, c'est en vain que j'ai cherché un renseignement sur la différence qui existe entre le doute et le désespoir. J'essaierai ici d'expliquer cette différence, en espérant que cela contribuera à l'orienter et à bien te situer. Je suis loin de m'adjuger quelque habileté vraiment philosophique, je n'ai pas la virtuosité qui se joue des catégories, mais ce qui constitue au sens le plus profond l'importance de la vie doit être accessible à la compréhension d'un homme plus simple. Le doute est le désespoir de l'esprit, le désespoir est le doute de la personnalité, et c'est pourquoi je tiens si fermement à la prescription du choix, qui est mon mot d'ordre, le nerf de ma conception de la vie et j'en ai une, bien que je ne m'arroge pas du tout la prétention d'avoir un système. Le doute est le mouvement à l'intérieur de l'esprit même, et dans mon doute je suis aussi impersonnel que possible. A présent je pose que, quand le doute se réalise, l'esprit trouve l'absolu et s'y repose; il n'y repose pas en vertu d'un choix, mais en vertu même de la nécessité par laquelle il doutait; car le doute même est une détermination de la nécessité, et le repos également. C'est cela qui constitue la grandeur du doute, la raison pour laquelle il a été si souvent vanté et décrié par des gens qui ne comprenaient guère ce qu'ils disaient. Mais si le doute est une détermination de la nécessité, la personnalité tout entière ne participe pas au mouvement. C'est pourquoi il est très juste qu'un homme dise: je voudrais bien croire, mais je ne le peux pas, je dois douter. Et on voit donc souvent qu'un douteur peut, malgré tout, posséder en lui-même une valeur positive vivant en dehors de toute communication avec l'esprit, qu'il peut être un homme extrêmement consciencieux, qui n'a aucun doute au sujet de la légitimité du devoir et de ce qui doit régler son action, et qui ne doute nullement de beaucoup de sentiments et d'états d'âme altruistes. D'autre part on voit, surtout de nos jours, des gens profondément désespérés et qui, pourtant, ont vaincu le doute. Cela m'a frappé surtout en regardant quelques-uns des philosophes allemands. Leur esprit est tranquillisé, l'esprit objectif et logique a été mis au repos dans son objectivité corrélative et, pourtant, ils sont des désespérés bien qu'ils se distraient par la spéculation objective, car un homme peut se distraire de beaucoup de manières, et il n'y a guère de stupéfiant aussi efficace que la spéculation abstraite, parce qu'il s'agit-là de rester aussi impersonnel que possible. Le doute et le désespoir relèvent donc de sphères tout à fait différentes, ce sont différents côtés de l'âme qui sont ébranlés. Mais je ne suis pas satisfait, car alors le

doute et le désespoir seraient mis sur le même rang, et cela n'est pas. Le désespoir représente une expression beaucoup plus profonde et beaucoup plus complète que celle du doute, et son mouvement est beaucoup plus vaste. Le désespoir est justement représentatif de toute la personnalité, le doute ne l'est que de l'esprit. L'objectivité prétendue dont le doute est si fier est justement une expression de sa défectibilité. Le doute repose donc dans la différence, le désespoir dans l'absolu. Il faut avoir du talent pour douter, aucun talent n'est nécessaire pour désespérer; mais le talent, comme tel, est une différence et ce qui, pour se faire valoir, exige une différence ne peut jamais être l'absolu; car l'absolu ne peut être que l'absolu pour l'absolu. L'homme le plus modeste, le moins intelligent, peut désespérer, une jeune fille, qui n'est rien moins qu'un spéculateur, peut désespérer, mais personne ne serait assez absurde pour dire de ceux-là qu'ils sont des douteurs. Le doute d'un homme calmé, cet homme peut pourtant être désespéré et passer outre — la raison en est qu'en un sens plus profond il ne veut pas désespérer. En somme on ne peut pas désespérer, si on ne le veut pas; afin de désespérer en vérité il faut qu'on le veuille en vérité, mais lorsqu'on le veut en vérité, alors on a en vérité dépassé le désespoir; lorsqu'en vérité on a choisi le désespoir, alors on a en vérité choisi ce que le désespoir choisit: soi-même et sa validité éternelle. Ce n'est que dans le désespoir que la personnalité peut être calmée, non pas à l'aide de la nécessité, car on ne désespère jamais par nécessité, mais à l'aide de la liberté, et ce n'est que dans la liberté qu'on atteint l'absolu. Je pense que notre époque fera un progrès à cet égard, si toutefois je peux avoir une opinion de notre époque que je ne connais que par la lecture des journaux, par un seul ouvrage ou par mes entretiens avec toi. Le temps n'est pas loin où, assez chèrement peut-être, on apprendra que le vrai point de départ pour trouver l'absolu n'est pas le doute, mais le désespoir.

Toutefois, je reviens à ma catégorie; je ne suis pas logicien, je n'ai qu'une seule catégorie, mais je t'assure qu'elle est le choix de mon cœur et de mon esprit, le plaisir de mon âme et mon suprême bonheur — je reviens à l'importance du choix. En choisissant dans le sens absolu, je choisis le désespoir, et dans le désespoir je choisis l'absolu, car je suis moi-même l'absolu, je pose l'absolu, et je suis moi-même l'absolu. Mais je dois dire, pour exprimer la même chose d'une autre manière: je choisis l'absolu qui me choisit, je pose l'absolu qui me pose; car si je ne me souviens pas que cette seconde expression est aussi l'absolu, alors ma catégorie du choix est fausse; car elle est justement l'identité des deux. Ce que je choisis, je ne le pose pas, car si ce n'était pas posé je ne pourrais pas le choisir; et pourtant, si je ne le posais pas par le fait de le choisir, alors je ne le choisirais pas. Cela existe, car si cela n'existait pas, je ne pourrais pas le choisir; cela n'existe pas, car cela n'existera que par le fait que je le choisis, — sinon mon choix serait une illusion.

Mais alors, qu'est-ce que je choisis, est-ce ceci ou cela? Non, car je choisis au sens absolu, et ainsi je choisis justement pas